**Zeitschrift:** Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique

**Herausgeber:** Société fribourgeoise d'éducation

**Band:** 41 (1912)

**Heft:** 12

**Artikel:** Sigisbert dans l'antique Rhétie [suite]

**Autor:** [s.n.]

**DOI:** https://doi.org/10.5169/seals-1039608

**Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

**Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

**Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

**Download PDF:** 15.07.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch**

« Le véritable moyen de gagner du temps, a dit Michelet, c'est pour l'adolescent une gymnastique bien calculée, c'est le mélange de la culture agricole aux études sédentaires. » Tout travail, soit physique, soit intellectuel, suppose une condition nécessaire à sa réalisation. C'est l'effort qui n'est pas autre chose que la volonté qui tend à se réaliser. Or, jusqu'à nos jours, on a exagéré l'importance du côté intellectuel au détriment de l'éducation physique et c'est au rétablissement de cet équilibre que l'on cherche à parvenir pour le grand bien de l'individu. Les générations futures bénéficieront peut-être un jour de ces heureux effets.

Alfred BRASEY.

# SIGISBERT DANS L'ANTIQUE RHÉTIE

*(Suite.)*

## CHAPITRE XV

### Comment Sigisbert et Colomban se remirent au travail.

« Quand nos deux négociants reviendront-ils? » Telle fut, le lendemain matin, la première question de Colomban au bon Père Sigisbert. Celui-ci répondit : « Ils peuvent être ici dans huit jours. Avoue-le tout franchement : le temps te paraît trop long, sans Rätus, mais il passera vite, si nous travaillons. Je suis vieux et affaibli, tu es jeune et tu n'as pas les bras très vigoureux, mais toi et moi ensemble, nous pouvons cependant arriver à quelque chose. Lorsque le blé sera là, il nous faudra un four pour cuire le pain. »

Sigisbert prit un morceau de bois avec lequel il traça une marque sur le sol, en disant : « Notre four doit avoir cette dimension. » Colomban mit son petit doigt à la bouche... c'était son habitude lorsqu'il ne comprenait rien à une chose.

Transporter des pierres, cela n'était que le premier exercice d'un travail ardu. Par bonheur, il se trouvait une carrière non loin de la hutte, mais pour pouvoir l'utiliser, il manquait un marteau. Les deux maçons savaient comment y suppléer et ce fut une pierre dure qui servit de marteau. Les dalles furent facilement enlevées au moyen d'un coin fabriqué en

bois. Au coucher du soleil, il y avait déjà, sur l'emplacement de la construction, un gros tas de pierres, grandes et petites. Il arriva bien à Colomban de se blesser aux doigts, mais il n'y mit pas d'importance et le jour suivant, il exprima le désir de commencer immédiatement la construction du four. Il ne savait pas qu'il manquait encore le mortier et qu'il s'agissait de découvrir un endroit marécageux. Sigisbert trouva bientôt, près d'un ruisseau, ce qu'il cherchait, c'est-à-dire une veine de la meilleure terre glaise. Restait à se procurer une pelle : Sigisbert en fabriqua une petite avec son couteau; elle n'était pas de première qualité, mais c'était mieux que rien. Sur l'ordre de Sigisbert, Colomban courut chercher à la hutte une peau de chevreuil; lorsqu'il fut de retour, Sigisbert avait déjà formé un petit tas d'argile. « Je désire voir, dit-il à l'enfant, combien de terre glaise tu peux transporter dans cette peau d'ici à la maison; pendant ce temps, je commencerai le four. » Colomban se mit à l'œuvre avec joie et de grosses gouttes de sueur tombaient de son front.

Sigisbert se disposa à bâtir le four : il posa premièrement les plus grosses pierres, tout en remplissant les interstices avec des cailloux et un peu d'argile. Quand le mur eut une hauteur de deux pieds, il ajouta au-dessus une belle, grande dalle. En aidant de son mieux, Colomban demanda : « Est-ce là le four à cuire? » Le pauvre petit était si fatigué qu'il eût été content de savoir le travail terminé. Il fut sur le point de perdre courage en apprenant que la construction durerait encore plus d'une journée. Malgré cela, le brave petit ouvrier dormit ferme et paisiblement jusqu'aux premières lueurs du lendemain.

Les deux maçons étaient de nouveau à l'œuvre, mais au début, Colomban ne pouvait pas aider beaucoup tant il avait de questions à poser sur le travail de Sigisbert : Sur la dernière dalle placée, celui-ci disposa une voûte construite uniquement de branches à laquelle il fit supporter une seconde voûte, celle-là de pierres. Une grande quantité d'argile lui étant nécessaire, Colomban fut obligé de faire de nombreuses courses pour en apporter suffisamment. Vers le soir, la voûte et le four à cuire étaient terminés; à l'arrière fut pratiquée une très petite ouverture, tandis que l'entrée du four se trouvait en avant. Colomban ne craignait qu'une chose :

« Père Sigisbert, lorsque tu enlèveras les branches, alors, tout s'écroulera, je le parie sur ma tête! »

Le moment vint enfin, deux jours plus tard, où Sigisbert retira les branchages : Aucune pierre ne tomba de la voûte. « Colomban, il ne faut pas parier si légèrement, du moins pas sur ta tête! Tu en as encore besoin, de ta petite tête! L'hiver approche et tu devras t'instruire. Il faut que tu deviennes le premier élève de mon petit couvent! » Colomban regardait silencieusement Sigisbert; ses yeux bleus brillaient d'un vif éclat.

Le vieillard alluma un bon feu, afin de sécher l'argile. Colomban resta presque toute la journée auprès du feu, pour l'entretenir. Quelle chaleur se dégageait de la voûte! Et quelle fumée! Mais l'heureux garçon se donnait du courage en pensant : « Bientôt le pain quotidien sortira de là! Si seulement nos deux voyageurs arrivaient avec le blé! Dieu sait où ils sont, et comment ils se portent! »

## CHAPITRE XVI

### Les deux négociants.

Après avoir pris congé de la hutte, Rätus et son compagnon se mirent résolument en route. Ils entendirent encore la voix de Colomban leur souhaiter : « Bon voyage! Bon voyage! » Puis la maisonnette disparut à leurs yeux. Ils pénétrèrent dans la vallée s'ouvrant au sud et dominée par une montagne neigeuse. L'homme connaissait parfaitement le chemin : chaque sentier et chaque détour lui étaient familiers. Parfois, le chemin frayé dans un temps ancien se trouvait être même pavé, mais il était si étroit que deux hommes pouvaient à peine y marcher côte à côte. Rätus observait toutes les parois de rochers. Dans le fond, murmurait un torrent impétueux. A gauche et à droite des pentes abruptes et de sombres forêts ; au-dessus, le ciel bleu : le regard ne rencontrait pas autre chose.

Le trajet ne parut pas long aux voyageurs. Le plus âgé avait toutes sortes de choses à raconter : la route était sans doute très ancienne; elle avait été construite par le peuple qui vivait au delà des montagnes; ce peuple, robuste et guerrier, avait fait la conquête du pays de Rhétie. Les plus vaillants avaient été tués ou faits prisonniers. Voilà ce que

racontait le compagnon de Rätus, avec de longs et beaux récits. « Ainsi le disait mon grand-père, ajouta-t-il, qui lui-même l'avait appris de son aïeul. »

Tout en conversant, les deux marcheurs étaient parvenus au sommet de la montagne. Là, ils se reposèrent un peu. Ils étaient déjà éloignés de leur chère hutte, mais quelle distance pouvait bien les séparer encore des premières maisons qu'ils devaient atteindre !

De l'eau fraîche et un petit morceau de viande qu'ils avaient emportée renouvelèrent leurs forces. Ils poursuivirent courageusement leur chemin, tantôt à plat, tantôt en descendant. Le pays qui se déroulait à leurs yeux présentait un tout autre aspect que celui qu'ils venaient de quitter : au lieu d'aiguilles, les arbres portaient des feuilles. Il faisait encore plus chaud que chez eux, plusieurs semaines auparavant. Là-bas, l'on voyait des champs, — mais des champs vides ! Plus loin apparaissait un village avec des maisons plus grandes que celle du Père Sigisbert, aussi Rätus fit-il cette remarque : « Il nous faudrait du temps pour construire une maison pareille. Si seulement Colomban pouvait voir cela ! »

« Pour aujourd'hui, nous avons suffisamment marché, nous sommes arrivés à une halte » dit le plus âgé des marcheurs, mais Rätus assurait qu'il n'était pas fatigué du tout et qu'il préférait poursuivre sa route : la curiosité le tourmentait. « Demain, demain nous irons plus loin, » reprit l'homme en allant frapper à la porte de la maison la plus rapprochée. Un paysan ouvrit et fit entrer les deux étrangers. Lorsqu'il eut terminé son repas, ainsi que ses ouvriers, les deux voyageurs furent aussi servis : on leur apporta du lait et du pain. Ah ! que c'était bon ! « Du lait et du pain, » dit tout bas Rätus à son compagnon, voilà qui conviendrait à Colomban. Qui sait combien il devra, le pauvre, attendre encore ce pain ! Après le souper, le paysan conduisit ses hôtes à la grange où ils purent dormir sur le foin.

Le matin suivant, ils achetèrent trois sacs de blé et un quatrième sac plus petit, contenant du sel. Rätus dut évidemment détacher plusieurs anneaux de la chaîne d'or et les donner comme prix d'achat. Son ami avait encore toutes sortes de choses à empletter, comme Sigisbert l'en avait chargé. Pendant ce temps, Rätus pouvait admirer le beau pays si nouveau pour lui.

Deux jours plus tard, ils se remirent en route pour la maison; chacun avait les mains pleines : l'homme portait une scie, deux haches, deux marteaux et — un objet qui divertit. — Rätus avait un chaudron. Le jeune garçon, lui-même, s'était chargé d'un arbre, mais d'un arbre tout petit, avec ses racines et ses branches. Dans l'autre main, il avait quelque chose de doux pour Sigisbert et Colomban, deux ceps de vigne chargés de beaux fruits.

« Maintenant, rentrons à la maison, avant l'arrivée de la neige, » dit le compagnon de Rätus. Malgré toute la difficulté du retour, il n'en fut pas moins joyeux! Moyennant deux anneaux d'or, le paysan fit porter les deux sacs par ses domestiques jusqu'au sommet de la montagne. Là, on se sépara et les négociants restèrent seuls. Les étoiles paraissaient déjà au firmament; Rätus arracha un peu de mousse qu'il mit entre les sacs, et puis le sommeil ne tarda pas à gagner les voyageurs fatigués. Pouvaient-ils dormir tranquilles? Etaient-ils en sécurité avec les voleurs, les loups et les ours? De temps en temps, Rätus se réveillait en saisissant son arbalète; mais tout était calme : seul, le vent glacé sifflait dans les sapins.

Nulle part encore le soleil ne brillait, pas même sur les plus hautes cimes des montagnes. Nos voyageurs ne pouvaient plus dormir car il faisait trop froid. L'homme réfléchissait au moyen de transporter en une fois les sacs et le reste de la marchandise jusqu'à la maison. Il ne fallait pas s'attarder, la neige pouvant, en effet, tomber pendant la nuit... Un homme à cheveux gris, un homme venu de loin doit savoir s'en tirer! « Viens, Rätus, nous construirons un char, dit le brave marchand, et Rätus fut immédiatement à ses ordres. On scia un beau sapin, au moyen de l'excellente scie neuve; deux roues furent vite fabriquées, ajoutez à cela un timon, un essieu, et par-dessus, deux arbres minces, voilà ce qui constitua un char primitif. La moindre petite corde, le moindre clou que l'homme prévoyant avait pris avec lui trouvèrent leur utilité. Si seulement le char résiste! Rätus en était convaincu et jubilait! La marchandise fut chargée. Maintenant, en route pour la maison! — On avançait lentement, très lentement. Qu'il aurait pu rouler facilement le long des rochers, ce rustique char! Alors le pauvre Colomban aurait de nouveau prié en vain : « Donne-nous aujourd'hui

notre pain quotidien ! » Cependant la patience lui était encore nécessaire car les deux négociants devaient coucher une nouvelle nuit non pas dans leur chère hutte, mais à la belle étoile. Rätus avait la nostalgie. Dès l'aube, il demanda : « Ne fera-t-il donc jamais clair, ce matin ? » — « Sois seulement tranquille, Rätus ! Aujourd'hui, avant le coucher du soleil, nous arriverons à la maison, » lui répondit son compagnon en le calmant. Lui-même était très fatigué de ce long trajet, tandis que Rätus affirmait toujours qu'il ne ressentait aucune lassitude.

C'était dans l'après-midi : Sigisbert et Colomban, assis sur un petit banc, à côté du fourneau, parlaient justement des absents. Colomban entendit alors un sifflement et un appel. Ah ! cela devait bien être Rätus ! Tous deux allaient à la rencontre des arrivants. Ce fut un joyeux revoir, ce fut une fête, dans la hutte ! Que de questions, que de récits interminables ! Le déballage constitue un vrai travail jusqu'à la tombée de la nuit. Afin de réserver pour la veillée une joyeuse surprise au Père Sigisbert et au petit frère, Rätus avait caché les magnifiques raisins. Il fallait premièrement, que les sacs fussent apportés dans la hutte. Colomban les palpa, de ses doigts délicats, afin de savoir s'ils ne contenaient pas du pain. Patience ! Ensuite, on planta le petit arbre pour lequel Rätus fit, sans tarder, un entourage de bois, car il connaissait la gourmandise des chèvres qui rongent si volontiers les rameaux !

Il faisait sombre ; le souper était terminé et les quatre habitants de la hutte étaient groupés autour du feu. Les deux plus âgés écoutaient avec plaisir les récits des enfants : Rätus décrivait le beau pays qu'il avait vu, il parlait du marché, du char et du chemin dangereux. Colomban racontait, à son tour, comment lui et le Père Sigisbert avaient construit le grand four. Là-dessus, Sigisbert conseilla d'aller se reposer. Rätus sortit alors promptement et revint bientôt, les bras tendus : dans chaque main, il tenait une belle grappe de raisins, attachée à un petit rameau. « Voici pour Sigisbert et Colomban ! » s'écria-t-il. Ils allèrent tous prendre leur repos, la joie dans le cœur. Sigisbert pria encore longuement, car il n'était pas habitué à beaucoup dormir. De plus, ce soir-là, il avait à remercier Dieu, plus spécialement encore que d'habitude. Colomban avait tout à fait perdu le som-

meil : la nuit était déjà avancée qu'il chantait d'une voix claire et douce : « Gloire soit à Dieu, au plus haut des cieux et paix sur la terre parmi les hommes de bonne volonté ! »

## ÉCRITURE DROITE ET ÉCRITURE PENCHÉE

### Aperçu historique.

La question n'est point nouvelle. Elle a dû être débattue déjà dans les siècles passés. Les documents que nous possédons nous prouvent que l'écriture droite était à peu près la seule admise durant le moyen-âge. Les lettres et correspondances du XVII^me^ siècle nous donnent au contraire une écriture inclinée, mais à pente très faible. Plus tard, vers le XVIII^me^ siècle, l'écriture raide fine, dite écriture anglaise, est adoptée non seulement à Londres, mais dans la plupart des pays.

Au XIX^me^ siècle, la France la modifie et l'incline davantage, elle nous donne cette cursive élégante, mais peu lisible.

Actuellement, presque partout l'on écrit penché. Cependant, l'écriture dite droite occupe de nouveau les hygiénistes et les pédagogues. De nombreux congrès eurent lieu. En Allemagne, en France dès 1881. En Angleterre en 1892. En Belgique également en 1892. En Suisse, la question est soulevée à Genève vers 1885. A Lausanne en 1901, à Zurich, à Bâle, dès cette date, à Saint-Gall en 1907.

En 1881, le D^r^ Javal ayant publié une étude dans la *Revue scientifique*, le ministre de l'Instruction publique, en France, nomma une commission qui fut chargée de rechercher les causes du progrès de la myopie dans les écoles. Cette commission concluait dans son rapport que l'une des causes de la myopie était l'écriture actuellement en usage et assurait qu'un grand progrès serait réalisé en adoptant l'écriture droite. La même conclusion est adoptée par le congrès d'hygiène de Londres, et l'académie de médecine donna un avis identique. La Société libre pour l'étude psychologique de l'enfant abonde également dans ce sens. La Société d'hygiène de France assure que l'écriture droite sur cahier droit est pour les écoliers le préservatif de la scoliose et de la myopie.

En 1891, la Société d'ophtalmologie de Paris se saisit de la même question. Des ligues se fondèrent en faveur de cette